

—Occupez-vous de cet homme, lui dit Fabienne de sa voix la plus méprisante.

—Lui ! répliqua M. de Malthen, laissant retomber le bras. C'est parfaitement inutile... Il va mourir dans une seconde... Tenez ! Il ouvre les yeux ! Il va respirer... Mais ce sera, très certainement, son dernier spasme... Je m'étais trompé... Ce n'était pas une congestion... C'était, c'est... une embolie...

S'adressant encore à Fabienne :

—Veuillez vous retirer... Je vais faire enlever le corps... Je m'assurerai ce soir, par moi-même, de l'accident. C'est l'alcool qui a tué Mirko, il s'en gorgeait.

Fabienne retourna aussitôt auprès de Marthe. La porte se referma sur elle, mais presque au même moment elle se rouvrit, le corps avait été immédiatement enlevé.

Zorka n'était plus là. Elle avait suivi, tel un chien fidèle, le corps de Mirko.

Mais bientôt elle revint, sanglotant à fendre l'âme, bégayant avec un déchirant désespoir :

—Il ne veut pas que je l'accompagne... Il m'a chassée !

Mlle Chaligny ne put s'empêcher de la consoler, elle ne pouvait voir pleurer cette malheureuse sans s'apitoyer sur sa douleur.

Mais Zorka la repoussait, secouant la tête. Rien ne pouvait la distraire de son désespoir.

La nuit vint... Zorka était partie, laissant là son service.

Fabienne utilisa les allumettes pour les lampes de la veille.

Puis elle dina, les repas suivaient une régulière ordonnance, toujours la même.

Les mets arrivaient des dessous au moyen d'un monte-plats, et jamais la Tzigane n'avait besoin de descendre tandis qu'elle servait Mlle Chaligny et depuis quelque temps la petite Marthe.

Les plats se présentaient d'eux-mêmes, suivant l'habitude ordonnance, et Marthe s'endormit après le repas sur les genoux de Fabienne, après avoir longtemps, bien longtemps caressé celle-ci.

Les événements qui se précipitaient dans le cours de cette soirée, nous expliqueront sans doute la mystérieuse disparition de la Tzigane.

M. de Malthen était tout entier à l'un de ses favoris sujets d'études.

C'était un mort, il est vrai.

Il ne pouvait, ainsi qu'il le disait, travailler sur de la chair vive.

Cependant ce cadavre tout frais, tout vivant, il y avait si peu d'heures encore, pouvait être un intéressant et précieux sujet d'études.

Le maître avait donc diné sommairement. Et aussitôt après, au travail... à son œuvre passionnante et passionnée.

A Lekno, toute une très vaste installation permettait à M. de Malthen de poursuivre comme il le voulait ses continuelles expériences... Mais Lekno, de même que l'autre propriété en Danemark, c'étaient les demeures attitrées, officielles, du maniaque savant.

Dans l'île du lac de Retzow, c'était là la mystérieuse demeure, en réalité l'ancre du monstre, du minotaure fin de siècle qui, au nom du progrès et de la lumière, dévorait de vivantes et jeunes créatures.

La science, aux yeux du démoniaque, la science permettait tout, la science excusait tout !

Dans l'aile gauche de la maison se trouvait un laboratoire qui, bien que réduit, merveilleusement installé et machiné, permettait à Frédéric de Malthen de se livrer à ses manipulations diaboliques et qui ressortaient maintenant du domaine du satanisme et de la folie.

A Lekno, le comte possédait des prosecteurs attitrés et très bien payés qui travaillaient sous sa direction, des préparateurs et des aides.

Dans l'île, rien de tout cela, à peine si le seul Conrad lui venait parfois en aide. Encore, l'homme de paille, l'âme damnée du comte de Malthen, son factotum indispensable, se prêtait-il de très mauvaise grâce à ces travaux scientifiques, que, fort irrévérencieusement, il traitait tout simplement de "sale charcuterie."

Du reste, des symptômes de mécontentement se manifestaient depuis quelque temps dans la personne de M. Conrad.

Et il faut expliquer pourquoi.

Conrad avait atteint le chiffre, rêvé par lui, d'une fortune excessivement rondelette, due exclusivement aux libéralités de son maître.

Et les missions dont M. de Malthen, continuellement, le chargeait encore, commençaient à terriblement lui peser.

Conrad trouvait ces missions dangereuses, et de plus en plus... Et il n'aurait voulu à aucun prix compromettre la somme gagnée par son long dévouement et ses consciencieux services.

M. de Malthen ne l'entendait pas ainsi. Il payait de plus en plus grassement, mais voulait être de mieux en mieux servi.

Et à mesure que les jours s'écoulaient, son épouvantable monomanie prenait une extension de plus en plus violente. Et Conrad se demandait où cette fantastique démence s'arrêterait.

Il avait Fabienne, il possédait la petite Marthe, ce n'était pas assez encore.

Il lui fallait d'autres sujets, d'autres victimes !

Une autre petite fille ou un petit garçon du même âge, il aurait voulu les avoir.

Ne s'était-il pas emballé, en ces derniers temps, sur une nouvelle manie scientifique...

*La greffe osseuse.*

Il prétendait qu'à part les jointures, les os d'un enfant pouvaient, par sections, être substitués à ceux d'un autre.

Déjà, il avait publié plusieurs mémoires en allemand et en français dans différentes revues scientifiques. Mais il ne touchait qu'à des probabilités, il ne procédait que par des "peut-être". Que serait-ce quand il pourrait parler d'après des certitudes ? Quelle gloire n'illustrerait pas alors son nom ? Quel prodigieux progrès il pourrait faire faire à la science !

Puis il revenait aux expériences sur le sang humain, mais sans lâcher son nouveau dada qui l'obsédait plus violemment qu'il ne l'avait fait jusqu'alors.

Or, Conrad qui était parti de Paris très haut le pied, Conrad qui revenait sur ce même théâtre de ses exploits chercher à acheter une autre innocente créature, s'était rencontré nez à nez avec Sophie Lacoste, et se trouvait très heureux de s'en tirer les grignettes nettes, Conrad, disons-nous, avait refusé nettement à son maître de recommencer à tenter pareille aventure.

—C'est bon pour une fois, pour deux fois, répétait-il, nous avons eu une chance inouïe... A la troisième, ça claquera, nous nous ferons pincer, et patatras ! Vous n'en avez donc pas assez ! Vous ne pouvez pas vous tenir tranquille ! Vous avez deux sujets, qui vous appartiennent absolument... Deux sujets que personne ne songe à vous disputer... Demeurez donc en paix et contentez-vous avec ce que vous avez.

Très judicieux, cet excellent Conrad !

Alors M. de Malthen, les yeux étincelants, les nerfs crispés, tenait à lui faire saisir toutes les glorieuses beautés de la "Greffe Osseuse".

Un accident, une blessure, une carie, on enlèverait la partie brisée, perdue, pourrie, et l'on substituerait une partie saine.

Conrad, fort irrévérencieusement, haussait les épaules.

—Ce sont des folies. Qui est-ce qui se prêtera à l'une de ces plaisanteries ? Allez donc me demander l'un des os de ma cuisse pour un blessé ou un malade ! Vous auriez beau y mettre le plus élevé des prix, vous n'y toucheriez certainement pas.

Et alors M. de Malthen de revenir à l'un de ses anciens dadas, qu'il continuait à entretenir avec soin, — question réservée.

—Il y aura les condamnés à mort.

—Tenez ! monsieur le comte, concluait Conrad, ça finira par vous jouer un mauvais tour. Votre cerveau, un beau matin ou un beau soir, claquera comme un obus chargé avec de la panclastite, roburite, mélinite, pierate ou tout autre explosif.

—Tu es une brute, terminait M. de Malthen, qui affectionnait énormément ce vocable.

—Oui, mais une brute qui tient tout autant à sa liberté qu'à ses os... et qui entend ne compromettre ni l'une ni les autres.

Et nombre de fois ces discussions avaient recommencé, le monomane de plus en plus affolé par la *Greffe osseuse*.

Mais pour l'instant il allait se contenter du sujet mort que le hasard lui mettait en main, et disséquer Mirko, qui, il lui rendait cette seule justice, constituait comme cadavre un superbe sujet anatomique.

Le comte était en robe de velours noir, une robe étroite qui descendait jusqu'à ses chevilles et ne gênait aucun de ses mouvements.

Par-dessus, il avait ceint un tablier blanc, serré à la taille, ainsi que font les opérateurs, les médecins, les internes.

Conrad venait d'en faire autant, mais de mauvaise grâce et avec une piteuse mine.

—En voilà une fête ! grognait-il sourdement, s'en aller passer la soirée avec un mort ! Je vous demande un peu si c'est raisonnable et ragoutant !

Le comte entra dans le laboratoire.

D'un seul mouvement, au moyen de lampes électriques de violente puissance, la pièce fut éclairée comme en plein jour.

Et les yeux du maniaque se mirent à étrangement reluire. La science était chez lui une passion, la seule, nous le savons, mais une passion criminelle, diabolique.

En face de ce cadavre auquel il allait arracher ses secrets, il se sentait dans son élément, il respirait avec délices l'odeur du sang, les relents de la mort, et jusqu'au goût fade et déjà malséants de cette chair.

En un mot, il se montrait ce qu'il était, un vampire immonde.

—Pourquoi cette porte était-elle ouverte ? fit le savant d'un ton mécontent et autoritaire.

—Son Excellence me suivait, je n'ai pas cru devoir la fermer.